

recevoir qui bon leur semblait sans avoir peur d'attirer l'attention sur eux.

Ils étaient entrés dans la maison. Après avoir refermé la porte et poussé le verrou, Des Grolles s'empressa de rejoindre de Perny dans sa chambre. Celui-ci avait posé le coffret sur le guéridon.

—Maintenant, dit Des Grolles, il faut l'ouvrir.

—Je pourrais m'en dispenser, répondit de Perny, car je sais ce qu'il contient. Mais comme il faut qu'il soit ouvert, que ce soit aujourd'hui ou plus tard.....

—Alors, ouvrons-le tout de suite, dit vivement Des Grolles, qui avait hâte de connaître entièrement le secret du coffret.

—Soit, fit de Perny. Mais c'est tout un travail, il faut que le couvercle soit dessoudé. Tu as ta bêche??

—La voilà.

—Elle va encore nous servir. Avant tout il nous faut du feu.

—Je comprends, dit Des Grolles.

Il sortit précipitamment de la chambre et revint au bout d'un instant apportant du bois et du charbon. Il alluma un grand feu dans la cheminée et le foyer fut bientôt rempli d'une braise ardente. Dans ce brasier ils firent rougir le fer de la bêche, dont ils se servirent pour faire fondre la soudure. L'opération réussit parfaitement. Toutefois ils employèrent une bonne heure à cette besogne. Enfin, ils parvinrent à enlever le couvercle en faisant céder ses dernières attaches.

Des Grolles laissa échapper une exclamation et se pencha avidement sur le coffret, en écarquillant les yeux.

—Tu vois que je ne t'ai pas trompé, dit de Perny, ce sont des papiers.

Il tira du coffret un manuscrit à couverture bleue d'une cinquantaine de pages.

—Et cela, qu'est-ce donc que cela? s'écria Des Grolles, laissant éclater sa surprise.

—Cela, répondit froidement de Perny, c'est le maillot d'un nouveau-né.

Des Grolles fit un mouvement brusque.

—Voici d'abord le petit bonnet, continua de Perny, en enlevant l'un après l'autre les objets qui se trouvaient dans le coffre; bien qu'il soit un peu froissé et fané, il n'en est pas moins fort coquet; regarde, si je ne me trompe pas, il est brodé à la main et garni de vraie dentelle. Ceci est la petite chemise. Maintenant voilà une bandelette de toile et une autre pièce de toile, qui ont servi à envelopper le poupon. Ceci est une petite couverture de laine tricotée à la main.

Il ne restait plus rien dans le coffret.

Des Grolles regardait les divers objets étalés sur la table.

—Eh bien, comprends-tu? lui dit de Perny.

—Oui, oui, je comprends, répondit Des Grolles. Ainsi, ce sont les langes de l'enfant.

—Ceux qu'il portait le jour où on l'a enlevé à sa mère.

—Pour lui donner le titre de comte et une immense fortune. A la bonne heure, en voilà un qui a eu de la chance!

De Perny grimaca un sourire.

—Tiens, tiens, reprit Des Grolles, la petite chemise est marquée d'un G et d'un L, les initiales de ses nom et prénom probablement.

—Ou du prénom et du nom de sa mère.

—C'est juste. Du reste, tu sais cela mieux que moi.

—Sur ce point je ne sais rien.

—Pourtant, tu as connu la mère.

—Je ne l'ai jamais vue et on m'a caché son nom. Je sais seulement que c'était une femme de dix-huit ans qui avait été abandonnée au moment de devenir mère. Chaque année, dans Paris, il y a des centaines de ces malheureuses. D'ailleurs je n'ai joué qu'un rôle très effacé dans l'enlèvement de l'enfant.

—Alors tu ne sais pas ce que la mère est devenue?

—Elle est morte, m'a-t-on dit, peu de temps après la naissance de son enfant.

—Ma foi, elle n'avait rien de mieux à faire.

—Ces paroles furent suivies d'un moment de silence.

Sosthène replaçait les langes dans le coffret.

—Il y a encore une chose que je ne comprends pas très-bien, dit Des Grolles.

—Laquelle?

—Je me demande pourquoi la marquise de Coulange conservait si précieusement ce maillot au lieu de l'avoir fait disparaître dès le premier jour.

Un éclair traversa le regard de Sosthène.

—En quelques mots je vais te le faire comprendre, répondit-il: c'est sans le consentement de la marquise, c'est malgré elle que celui qui est aujourd'hui le comte de Coulange a été introduit frauduleusement dans la maison du marquis de Coulange.

Des Grolles se frappa le front.

—Ah! maintenant, je devine tout, fit-il.

—Ou à peu près, rectifia de Perny. Du reste, continua-t-il, après avoir été mon complice il y a treize ans, nous sommes liés aujour-

d'hui par un pacte que la mort seule peut rompre; or dans l'intérêt même de nos projets et du but que nous voulons atteindre je ne dois rien te cacher, il faut que tu saches tout. Quand tu auras lu ce manuscrit, écrit entièrement de la main de la marquise de Coulange, je n'aurai plus rien à t'apprendre. Alors tu sauras comment ma sœur m'a traité et avec quelle intention elle a écrit ces pages, qui étaient comme une épée de Damoclès suspendue sur ma tête. Alors tu comprendras quel intérêt j'avais à m'emparer du coffret. Il y a treize ans j'aurais détruit le manuscrit et fait disparaître ces langes. Aujourd'hui je conserve tout cela. Qu'en ferons-nous? Je n'en sais rien. Nous verrons plus tard. Notre associé et ami, José Basco, m'a soumis un plan que j'ai approuvé et que tu connaîtras bientôt. José n'est pas comme nous forcé de se cacher; depuis deux mois il s'est mis à l'œuvre, il travaille. Attendons les événements.

—Dois-je lire le manuscrit maintenant?

—José viendra ici aujourd'hui à deux heures, nous le lirons ensemble, répondit Sosthène.

—En ce cas, j'éteins le feu de ma curiosité; mais, en attendant, puis-je regarder?

—Tu le peux.

Des Grolles prit le manuscrit et tourna la couverture bleue. Sur la première page, en tête, il lut ces mots: "A mon mari."—Plus bas, en grosses lettres: "Ceci est ma confession."—Puis, au-dessus, en lettres plus petites: "Révélation du secret qui empoisonne ma vie."

III

Le même jour, entre trois et quatre heures de l'après-midi, les trois associés, Armand Des Grolles, José Basco et Sosthène de Perny étaient réunis dans la chambre de ce dernier.

José Basco pouvait avoir comme de Perny de cinquante à cinquante-deux ans. C'était un homme de haute taille, sec, au teint bronzé, au regard d'aigle, froid, compassé, à l'attitude sévère, parlant peu et ne riant jamais. Son visage et ses manières avaient une certaine distinction, ce que lui permettait de se faire appeler comte de Ragas dans le monde interlope qu'il fréquentait. Il était né en Portugal, mais il n'avait plus de nationalité, ou plutôt, devenu cosmopolite par son existence nomade et aventureuse, le monde entier était sa patrie. En un mot, José Basco était ce qu'on appelle un chevalier d'industrie.

Armand Des Grolles tenait encore dans ses mains le manuscrit de la marquise de Coulange dont il avait fait la lecture à haute voix.

Ce qu'il venait de lire était pour José Basco et lui une étrange révélation.

Toutefois le manuscrit ne leur apprenait point les faits très importants qui s'étaient accomplis après le départ de Sosthène pour l'Amérique.

—Nous pouvons supposer que, renseigné par José Basco, le frère de la marquise savait un peu ce qui se passait dans la maison du marquis de Coulange; mais personne n'avait pu dire au Portugais que l'institutrice de Maximilienne, qu'on appelait madame Louise, n'était autre que la mère de l'enfant volé par Sosthène plus de vingt ans auparavant.

Les trois associés ignoraient également qu'en récompense des services qu'il avait rendus à la maison de Coulange, l'inspecteur de police Morlot était devenu le régisseur, l'intendant, d'un des plus riches domaines du marquis.

A la lecture du manuscrit avait succédé un assez long silence.

José Basco avait écouté avec la plus grande attention, sans qu'aucun mouvement de son visage pût trahir ses impressions. Ce fut lui qui, le premier, prit la parole.

—Ce que Des Grolles vient de nous lire, dit-il, en s'adressant à Sosthène, est la relation très exacte des faits que vous m'avez racontés à New-York. L'importance de ce document n'est pas discutable, il a une valeur énorme et nous en aurons certainement besoin un jour. Il faut donc le conserver précieusement ainsi que les autres objets qui sont dans le coffret.

—C'est bien mon intention, répondit Sosthène.

—Maintenant, reprit José, d'un ton légèrement ironique, je puis, si vous le désirez, vous donner des nouvelles de votre sœur et de votre beau-frère.

Le visage de Sosthène devint subitement très-sombre.

—Ils se portent à merveille, continua José. Toute la famille est actuellement au château de Coulange. La chasse ouvre dans quelques jours, le 1er septembre, et le marquis a déjà fait ses invitations. Le marquis et le jeune comte Eugène sont, paraît-il, deux intrépides chasseurs. On dit aussi que le gibier abonde dans les superbes chasses de M. le marquis. Mais vous devez savoir cela mieux que personne.

Je puis vous dire encore que le marquis et sa femme ne pensent pas plus à vous que si vous n'aviez jamais existé. Mademoiselle Maximilienne ignore absolument qu'elle a le bonheur d'avoir un oncle qui se nomme Sosthène.